

Études d'histoire religieuse



L'itinéraire mystique d'une femme, Rencontre avec Marie de l'Incarnation, ursuline, sous la direction de Jean Comby (Laboratoire de recherche de la Faculté de théologie de Lyon). Paris/Montréal, Édition du Cerf/Bellarmin, 1993, 223 p. 20 \$

Guy-Marie Oury

Volume 62, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007183ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007183ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Oury, G.-M. (1996). Review of [*L'itinéraire mystique d'une femme, Rencontre avec Marie de l'Incarnation, ursuline*, sous la direction de Jean Comby (Laboratoire de recherche de la Faculté de théologie de Lyon). Paris/Montréal, Édition du Cerf/Bellarmin, 1993, 223 p. 20 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 62, 71–73. <https://doi.org/10.7202/1007183ar>

Comptes rendus

L'itinéraire mystique d'une femme, Rencontre avec Marie de l'Incarnation, ursuline, sous la direction de Jean Comby (Laboratoire de recherche de la Faculté de théologie de Lyon). Paris/Montréal, Édition du Cerf/Bellarmin, 1993, 223 p. 20 \$.

À l'heure où est créé, sous le patronage de la Faculté de Théologie de l'Université Laval, le CEMI ou Centre d'Études Marie de l'Incarnation, l'exemple lyonnais peut servir de guide. Rappelons en effet qu'une entente de collaboration a été signée entre l'Université Laval et la Province des Ursulines de Québec pour la création d'un centre universitaire dont le but est triple: développer et diffuser les connaissances sur Marie de l'Incarnation, sa spiritualité et son influence dans l'histoire religieuse du Québec; favoriser la recherche tant sur le plan de l'histoire culturelle, religieuse et catéchistique que celui de la théologie spirituelle et mystique; rendre accessible aux chercheurs les documents et archives sur Marie de l'Incarnation conservés au monastère des Ursulines de Québec.

L'atelier lyonnais était un épisode, le centre de Québec aura un caractère permanent. Il n'en reste pas moins que l'idée d'une recherche pluridisciplinaire est féconde et, dans le cas du travail de l'équipe de Lyon, s'est matérialisée dans un petit livre dont l'intérêt et la nouveauté sont évidents.

Sans doute l'esquisse biographique qui est placée en tête de l'ouvrage a-t-elle surtout pour fonction de guider le lecteur, peu familier avec Marie de l'Incarnation, qui est moins connue du grand public que Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix. Il ne faut pas lui demander d'apporter d'éléments nouveaux: elle sert de cadre historique, ou, si l'on veut, aide à la «composition du lieu». Jean Comby n'est pas très familier avec l'histoire réelle des missions canadiennes et est porté à interpréter celle-ci en fonction de cadres de pensée étrangers.

Vient ensuite un développement sur l'actualité de Marie de l'Incarnation: six pages de caractère un peu oratoire, intitulée *Errance ou Exode* (Philippe Étienne). On n'entre vraiment dans le coeur du sujet qu'avec l'essai de Joseph Beaudé, philosophe, éditeur de Bérulle et chercheur au CNRS, sur la composition de la grande *Relation spirituelle* de 1654: *De l'autobiographie comme provocation*. Il y approfondit une intuition de Dom Jamet, énoncée à l'occasion des *Retraites* de 1634-1636, qui sont, dans l'intention de l'ursuline, des relations d'oraison à l'intention de son confesseur, et qui deviennent, par la publication, des «modèles» de méditations. La *Relation* de 1654 n'est pas

écrite pour un public: sa signification n'est plus tout à fait la même, à partir du moment où on la présente comme modèle. C'est une règle générale que l'on peut appliquer à la même époque aux lettres de Renty insérées dans l'ouvrage du P. Saint-Jure, aux grâces mystiques d'Armelle Nicolas, à Catherine de Saint-Augustin ou même à Claudine Moine. Dom Claude Martin présente la *Relation* comme un exposé de théologie spirituelle, alors que c'est d'abord un témoignage composé pour lui, et lui seul.

Le livre de Lyon regroupe les études sous trois chefs: *Écrire, Prier, Vivre*. La seconde contribution de la première partie est due à Marie-Louise Gestin qui analyse le style de Marie de l'Incarnation à partir d'une petite unité de sa *Relation* de 1654: *le septième état d'oraison*, pour en souligner les grandes qualités. Elle propose une comparaison de ce chapitre avec la scène de l'aveu dans le roman de Madame de la Fayette, *La Princesse de Clèves*. Il semble cependant que cette comparaison n'apporte rien de très éclairant.

Dans la section *Prier*, on goûtera particulièrement la contribution de Jean Comby sur *Marie de l'Incarnation et l'Écriture Sainte*. Il serait nécessaire de la poursuivre, car le style de Marie de l'Incarnation lui-même est très marqué par sa fréquentation du Nouveau Testament: les citations implicites abondent et il faut une grande connaissance de l'Écriture pour les discerner. Dominique Bertrand a traité de l'oraison de Marie de l'Incarnation: *Dieu agit le premier*. Avec lui, on découvre une fois de plus le réalisme spirituel de Marie de l'Incarnation qui la place à l'opposé des quiétistes, quelle que soit la réputation qu'on lui ait faite. Retenons cette phrase si prégnante qui mériterait d'être reprise: «Il faut toute une vie pour devenir simple croyant. Et l'on ne va vers ce terme qu'à coups de victoires de la simplicité croyante. On peut donc donner cette quasi-définition de l'état d'oraison (puisque Marie n'en donne pas): c'est un stade de simplicité concrète, et par là permanente, à quoi Dieu reconduit chacun selon ses capacités du moment» (p. 119).

La partie intitulée *Vivre* comporte trois contributions: celle de Louis-Félix Boisset (*Souffrir: un chemin*), celle de Colette Gombervaux sur le douzième état d'oraison (*D'un vœu à un vœu*), et celle de Sylvie Robert (*La relation indicible*). La première devrait être reprise, car la souffrance chez Marie de l'Incarnation n'est pas mise suffisamment en relation avec la Croix ni avec la purification mystique ni avec la mission.

La seconde montre bien que le mot cache un dynamisme constant dans ses changements continuels de signification. En étudiant le douzième état d'oraison, on constate qu'un «état d'oraison n'a de stabilité que celle d'un don sans repentance dont Dieu arrive à faire profiter celui ou celle à qui il le destine» (p. 191). La dernière contribution souligne la tension entre ce qui

ne peut être dit et ce qui est dit. Dans le cas de Marie de l'Incarnation, il arrive que l'indicible soit dit partiellement, que les expériences mystiques soient l'objet d'un récit qui en fait percevoir quelque chose.

Guy-Marie Oury
Monastère bénédictin
Westfield, VT

* * *

Claire Gourdeau, *Les délices de nos coeurs. Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes, 1639-1672*, Québec, Septentrion/CÉLAT, coll. «Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT», n° 6, 1994, 130 p. 20 \$

Le livre de Claire Gourdeau est né de circonstances particulières: l'ouverture à la recherche scientifique du dépôt des Archives des Ursulines. Fonds remarquablement bien conservé et considéré comme un des plus anciens du Québec, avec ceux du Séminaire et de l'Hôtel Dieu, les Archives des Ursulines constituent une source de premier plan pour l'histoire de l'éducation féminine au Québec, et en particulier, pour l'étude des liens qui ont uni, de 1639 à 1672, la fondatrice Marie de l'Incarnation à ses pensionnaires amérindiennes. Claire Gourdeau a été la première à dépouiller systématiquement des documents aussi essentiels que les *Annales* des Ursulines de Québec, les *Constitutions* de 1647, et le si précieux *Registre des entrées et sorties des pensionnaires*. Elle a étudié avec minutie le moindre détail, la moindre rature, le moindre manquement, le moindre changement d'écriture. À ces sources manuscrites, elle a ajouté l'examen minutieux de la *Correspondance* de Marie de l'Incarnation et de l'édition critique qu'en a faite Dom Guy Oury en 1972.

Dès le XVII^e siècle, les écrits de Marie de l'Incarnation ont suscité de nombreux intérêts. Certains auteurs se sont attachés à la dimension mystique de l'ursuline, d'autres à son rôle de fondatrice de l'Église canadienne. Plus récemment, ses biographes se sont attardés à des aspects plus concrets de sa vie et de sa personnalité, son expérience d'épouse, de veuve et de mère devenue religieuse, son sens des affaires, ses talents de femme de lettres. Aucun de ces auteurs n'a traité, pourtant, le but premier de son départ sans retour pour le Nouveau monde: «instruire les petites filles sauvages de la nouvelle-france en la connoissance de la religion catholicque apostolicque et Romaine» (p. 53).

Claire Gourdeau part de cette formule de voeu, pour examiner à la loupe, comment cette mission se réalise dans l'espace clos et privé du monastère. À sa suite, nous observons ces femmes de l'Ancien et du Nouveau monde à travers leurs rencontres, leurs apprentissages respectifs et tout